Document generated on 07/12/2025 3:15 p.m.

Globe
Revue internationale d'études québécoises

Martine-Emmanuelle Lapointe : *Emblèmes d'une littérature : Le libraire, Prochain épisode et L'avalée des avalés,* Montréal, Fides, 2008

Józef Kwaterko

Volume 12, Number 1, 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1000779ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1000779ar

See table of contents

Publisher(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (print)
1923-8231 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Kwaterko, J. (2009). Review of [Martine-Emmanuelle Lapointe : *Emblèmes d'une littérature : Le libraire, Prochain épisode et L'avalée des avalés,* Montréal, Fides, 2008]. *Globe*, *12*(1), 187–190. https://doi.org/10.7202/1000779ar

Tous droits réservés © Globe, Revue internationale d'études québécoises, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Martine-Emmanuelle Lapointe
Emblèmes d'une littérature : Le libraire, Prochain épisode et L'avalée des avalés
Montréal, Fides, 2008.

Pour qui s'intéresse au roman québécois de la Révolution tranquille, à ses enjeux esthétiques et sociologiques (institutionnels), la lecture d'*Emblèmes d'une littérature* s'impose. L'ouvrage frappe d'abord par l'immense travail de dépouillement de la documentation critique (journaux, essais, ouvrages universitaires, manuels, anthologies) nourrissant une interrogation métacritique du mouvement discursif qui a entouré les trois romans marquants (« emblématiques »), depuis leur publication dans les années 1960 jusqu'à nos jours. L'objectif premier de cette entreprise est d'« observer comment l'histoire littéraire transforme les œuvres en lieux de mémoire » (p. 11), en particulier de cerner les formes canoniques et les reconfigurations du discours critique au Québec qui ont pris l'aspect d'un « récit mémoriel ». Par ce terme, Martine-Emmanuelle Lapointe entend avant tout le discours critique largement répandu à l'époque de la Révolution tranquille qui satisfait les exigences de l'institution littéraire naissante en exaltant les trois romans comme « chefs-d'œuvre » représentatifs d'un nouveau *nous* collectif et de la rupture idéologique et historique de 1960. Mais à ce discours sublimant de première heure qui rapatrie les textes de Bessette, Aquin et Ducharme et les fige le plus souvent en « idéal-types » de la modernité québécoise, l'auteure voit se substituer à partir des années 1970-1975, surtout au gré des lectures critiques savantes, d'autres articulations du « récit mémoriel », moins réductrices, plus complexes et plus « dépaysantes ». En s'inspirant de certains ouvrages portant sur la sociologie du texte et sur l'institution littéraire au Québec, notamment ceux de Micheline Cambron, de Michel Biron et de Nicole Fortin[13], *Emblèmes d'une littérature* propose une relecture de « classiques », c'est-à-dire les textes critiques et les trois romans du corpus qui accèdent à ce rang au nom de l'autonomisation de la littérature québécoise et sans véritable rapport à une tradition de lecture.

+ + +

13. Micheline CAMBRON, *Une société, un récit. Discours culturel au Québec (1967-1976)*, Montréal, L'Hexagone, 1989 ; Michel BIRON, *L'absence du maître : Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2000 ; Nicole FORTIN, *Une littérature inventée. Littérature québécoise et critique universitaire (1965-1975)*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1994

La première partie du livre, « La Révolution tranquille ou le centre de l'histoire », prête surtout attention au « grand récit » épico-héroïque des années 1960 pour en relever les apories et les paradoxes : adéquation du *je* fictif du roman à la première personne au *Nous* de la nation ; glorification des figures du recommencement, des fictions radicalement « modernes », hors toute filiation ; fabrication des lectures référentielles qui politisent la valeur littéraire (l'esthétique de la négativité, la subversion de sens) en comblant l'horizon d'attente des critiques et en réconfortant une mémoire collective tendue vers le présent « incertain ».

Afin d'appuyer ses hypothèses sur l'« écriture de l'emblématique » et d'appréhender les rapports entre les *topoï* inhérents aux romans étudiés et la *doxa* critique, l'auteure interroge diverses perspectives théoriques et herméneutiques où se croisent l'histoire de la mémoire collective (Agamben, Arendt, Halbwachs, Nora, Veyne, White), la philosophie de l'art, du sujet et de l'identité (Adorno, Taylor, Ricœur), l'esthétique de la réception (Jauss), la réflexion postcoloniale (Anderson, Bhabha) ou celle sur l'institution littéraire et la canonisation des œuvres (Dubois, Fumaroli, Steiner, Viala). Il faut dire que ce questionnement théorique, certainement riche de potentiel dans les parties introductives, gêne par sa trop grande dispersion dans les trois parties consacrées aux lectures critiques des œuvres. La structure de ces parties, pertinemment construite (allant d'une synthèse synchronique des échos de la première réception à des analyses plus étoffées des réseaux thématiques et figuratifs dégagés par la critique ultérieure en passant par des interprétations personnelles), se trouve parfois brouillée par des développements conceptuels et axiomatiques qui provoquent des redondances.

La deuxième partie du livre, « *Le libraire* de Gérard Bessette : le roman de la Révolution tranquille », comporte deux chapitres qui font tour à tour le point sur le « déjà dit » de la critique à l'égard du journal fictif de Jodoin (caricature, satire, ironie, critique sur un mode diffus de la Grande noirceur duplessiste) et qui cherchent à remettre en question les lectures politiques (le paradigme de la « prise de parole contre la Parole », l'opposition contre le discours conservateur de l'Église et des représentant du pouvoir). Toutefois l'approche « déconstructionniste » qui sous-tend cette partie, surtout dans la relecture proposée comme personnelle (p. 114-115 et p. 128-131) des quelques séquences névralgiques du récit, paraît peu convaincante et par trop *politicaly correct* (les velléités subversives du comportement de Jodoin cacheraient l'égoïsme, la démission et le matérialisme de celui-ci).

La partie consacrée au roman d'Aquin « Du monument aux ruines : *Prochain épisode* d'Hubert Aquin » est beaucoup moins collée aux prémisses de l'ouvrage (critique des lectures axiologiques du roman québécois). La réflexion métacritique de Martine-Emanuelle Lapointe va ici plus loin, sa lecture du discours critique et du texte est plus originale et plus pertinente. On doit apprécier ici la discussion, centrale pour toute sociocritique, sur la fonction sociale et quasi politique de l'art (et de la littérarité) et sur ses représentations fugaces ou piégées chez Aquin (on regrettera cependant l'omission d'un important article de Fredric Jameson sur l'allégorie politique, « Euphorias of substitution : Hubert Aquin and the Political Novel in Québec », *Yale French Studies*, n° 65, 1983). Dans les quatre chapitres de cette partie, l'auteure réussit pleinement à circonscrire le jeu de dédoublement entre l'espace fictionnel et l'espace interprétatif, les oppositions binaires entre le formalisme (sublimant les structures propres au Nouveau roman) et le sociologisme (avec ses séductions du biographique), les lieux communs et les surinterprétations (refus de créer « en pays dominé », dépossession identitaire, figures messianiques, emblématisation du Sujet-Nation). On y saluera également l'interprétation des alternatives et des contre-propositions qu'offrent les fictions contemporaines au Québec (surtout dans *Ça va aller* de Catherine Mavrikakis), qui dédramatisent le mythe entourant Aquin et son geste suicidaire.

La partie qui interroge les lectures de *L'Avalée des avalés*, « Réjean Ducharme, le *tiers inclus* », démontre elle aussi avec vigueur combien il a été malaisé pour la critique, mis à part le discours laudatif et volontariste de la première réception, de s'approprier le roman et son auteur comme icônes d'une éthique radicale de la rupture. À l'encontre des interprétations socio-politiques, l'auteure adhère aux perspectives proposées par Gilles Marcotte, Renée Leduc-Parc, Michel Biron et Élisabeth Nardout-Lafarge. Elle s'en sert activement pour mettre l'accent sur la conscience lucide de la vision du monde de Bérénice ainsi que sur l'auto-ironie dans les jeux avec des textes allogènes ou endogènes qui révèlent, derrière la révolte, la subjectivité du travail mémoriel et le rôle incontournable des filiations littéraires (on doit déplorer ici l'absence de discussion de l'ouvrage de 1995 d'Hélène Amrit, *Les stratégies paratextuelles dans l'œuvre de Réjean Ducharme*[14]).

+ + +

14. Hélène AMRIT, *Les stratégies paratextuelles dans l'œuvre de Réjean Ducharme*, Paris, Diffusion Les Belles Lettres, 1995.

Malgré quelques réserves sur certaines redondances de principes et d'axiomes et sur le caractère parfois discutable des lectures personnelles des romans, il faut reconnaître que le livre de Martine-Emmanuelle Lapointe est une contribution riche et complexe à la critique du champ culturel et de l'institution littéraire au Québec. Il apporte surtout une réflexion sérieuse, sensible aux interrelations entre théorie et histoire littéraires, sur les postures critiques et les conflits d'interprétation qui ont balisé un demi-siècle de la réception au Québec de ces trois romans consacrés « classiques » dans les années 1960. Cherchant surtout à objectiver ce que les Québécois (savants et profanes) voulaient y voir pour narrer sur eux-mêmes, Martine-Emmanuelle Lapointe ne renverse pas ce « récit mémoriel », mais le considère comme un passage obligé vers ce que François Ricard a appelé la « normalisation d'une littérature ».

Józef Kwaterko
Université de Varsovie

Michel Vaïs (dir.)
Dictionnaire des artistes du théâtre québécois
Montréal, Cahiers de théâtre Jeu/Québec Amérique, 2008.

Ce beau volume consacré aux artistes de la scène comble une lacune de taille dans la documentation de l'activité théâtrale québécoise, limitée jusqu'ici à des répertoires, vieux de trente ou quarante ans, d'auteurs de théâtre ou de leurs textes, ou aux informations plus diverses, mais éparpillées et parfois peu fiables, disponibles de nos jours sur Internet. Michel Vaïs, éditeur des *Cahiers de théâtre Jeu*, s'est fixé le but de développer les indications de l'affiche *L'arbre du théâtre québécois* (2001) en un ouvrage de référence, dont la sortie, prévue pour 2006, devait souligner du même coup le 30e anniversaire du périodique qu'il dirige. Un manque de ressources en a retardé la publication et ce n'est que grâce à un appel vigoureux au parrainage, lancé par Vaïs dans une conférence de presse en 2006, et à la générosité de la réponse (des individus pour la plupart), que le dictionnaire a pu enfin voir le jour.

Toute entreprise de publication – et particulièrement celle d'un dictionnaire – doit composer avec les contraintes financières qui lui sont imposées. Comment en effet choisir dans le milieu tellement riche de l'activité théâtrale québécoise ? Vaïs, dans son introduction, évoque les